

contraire, et préfèrent de beaucoup les feuilles du chêne à celles du hêtre. Lorsque nous avons à nous prononcer entre les résultats du chimiste et les résultats du cultivateur, nous n'hésitons jamais.

On ne ramasse pas toujours les feuilles mortes, vers la fin de l'automne ; soit négligence, soit défaut de temps, certains cultivateurs ajournent souvent cette récolte à la sortie de l'hiver. En ceci, nous prenons la liberté de les blâmer, car il est de notoriété publique dans les villages voisins des forêts, que les feuilles enlevées de bonne heure font un engrais préférable à celui des feuilles qui ont passé l'hiver au bois. D'où vient cette différence ? L'explique qui pourra. Elle existe, et nous nous contentons de la constater ici. Cependant, nous pourrions rapporter, sans nous compromettre, que les uns attribuent l'appauvrissement des vieilles feuilles à un commencement de fermentation qui les priverait d'un peu d'azote, tandis que les autres l'attribuent à une perte de sels solubles qui s'en iraient dans le sol, comme s'en va la potasse du bois flotté ou du bois exposé longtemps à la pluie.

Les fumiers, auxquels on ajoute les feuilles mortes, conviennent à tous les terrains.

L'administration forestière est très-avare des feuilles mortes de ses bois et ne les laisse prendre que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Il serait à désirer qu'elle pût concilier ses intérêts avec ceux du public, mais la chose ne nous paraît pas facile. On a dit que la restitution complète des feuilles n'était pas absolument nécessaire aux forêts et qu'il n'y aurait pas d'inconvénient sensible à leur dérober un quart ou un tiers de leurs dépouilles. On nous permettra de répondre que cette thèse n'est pas soutenable, et que si elle conduit à une popularité facile, c'est toujours au dépens de la vérité. Le feuillage mort est le fumier des bois, la nourriture des arbres ; la nature ne l'a pas destiné aux champs. Les arbres ne se dépouillent pas de leurs feuilles uniquement pour restituer ce qu'ils ont emprunté au sol pendant le cours de leur végétation ; ils ont un second but, celui d'améliorer le terrain et de lui donner de la valeur au profit du repeuplement. Plus il y aura de feuilles pourries, plus le sol s'enrichira, plus le fonds aura de valeur réelle, plus la végétation y deviendra rapide et luxuriante. Du moment donc que vous autorisez la soustraction des feuilles, vous autorisez l'appauvrissement du fonds ; du moment que vous empêchez celui-ci de gagner, vous le constituez en perte. Comment s'y prend-on, parfois pour rendre productives des terres de dernier ordre. On y plante des arbres verts qui, tous les

ans, y fabriquent de l'humus avec leurs feuilles mortes, et au bout d'un quart de siècle ou d'un demi-siècle, on peut défricher et cultiver. Où rien ne poussait, tout poussera. En serait-il ainsi si les propriétaires de la sapinière détournent ou laissent détourner, chaque année, de leur destination le quart ou le tiers des feuilles ? Evidemment non.

Si nous savions seulement nous servir de nos yeux, nous verrions bien vite que la nature nous fait la leçon et que sa manière de cultiver est une critique permanente de la nôtre. Elle fournit aux terrains qu'elle occupe les provisions pour les plantes et la réserve pour les garder-manger. Les bons cultivateurs l'imitent ; mais combien sont-ils ? Pour un qui lui emboîte le pas, nous en comptons des milliers qui prennent le contre-pied de sa méthode et font pâtir du coup les récoltes et le terrain.

(A continuer.)

Pour la Semaine Agricole

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXXII.

VISITE DE JEAN PROGRÈS CHEZ MR. BLANCHARD.—NOUVELLES CONDITIONS ENTR'EUX.—BASES D'UN BAIL DE FERME EN ARGENT.

Dès la pointe du jour, Progrès mit la peau de sa vache dans sa voiture, et partit pour la ville.

Après avoir porté à la tannerie la peau de la pauvre bête, il se rendit chez M. Blanchard, qui l'accueillit avec affabilité et lui offrit à se rafraîchir.

—Qu'est-ce qui vous amène à la ville aujourd'hui, mon brave Jean ? On n'a pas coutume de vous y voir les jours de travail, et surtout dans cette saison.

—Oui, Monsieur, c'est bien vrai ; je n'y viens que quand je n'ai rien à faire ; je n'ai pas de temps à perdre. Je viens vous annoncer une mauvaise nouvelle ; mais il ne faut pas vous fâcher, ce ne remédierait à rien.

—Qu'est-ce donc ?

—Ma femme a mené ses vaches dans le trèfle, elles sont enflées, et la plus belle est morte malgré nous. Tenez, Monsieur, voilà trois piastres pour la moitié de sa peau.

—Comment, vous avez perdu cette belle vache qui avait coûté près de quarante piastres.

—Hélas ! oui, Monsieur, et il n'a pas fallu grand temps, je vous assure. Marguerite a failli en devenir folle de chagrin. Mais elle avait beau pleu-

rer, cela ne rendait pas la vie à la pauvre bête. Heureusement que nous n'en avons pas perdu d'autre. Elle était si gourmande, cette pauvre vache, qu'elle avalait le trèfle à grande gueulée ; mais, elle a payé cher sa gourmandise.

O dites donc plutôt que c'est nous qui la payons cher ; mais, vous la payerez seul ; cela ne me regarde pas ; je vous ai défendu plus d'une fois de faire des trèfles ; et vous n'avez tenu aucun compte de ma défense ; tant pis pour vous.

Mais, sans mes trèfles, pensez vous mon maître, que j'aurais eu six vaches au lieu de trois ? Il vous en reste encore cinq, vous voyez que vous en gagnez encore deux.

Eh, bien ! tant mieux, on ne remplacera pas celle qui est morte. Croyez-vous que j'ai de l'argent pour suffire à toutes vos folies ? Si vous n'aviez pas voulu faire le savant, ma vache ne serait pas morte.

—Dites donc plutôt, Monsieur, que si j'avais été plus savant ma vache ne serait pas morte. Il faut faire beaucoup d'expérience, avant de devenir maître.

Cela vous est aisé à dire ; depuis que vous êtes devenu riche, vous n'y regardez pas d'assez près. Quand à moi, je vous déclare que je ne payerai pas ma part de la vache, si vous tenez absolument à en acheter une autre.

—Alors, Monsieur, vous n'aurez pas, non plus, votre part dans les élèves que nous ferons.

—Allonc donc, êtes vous fou, Progrès ? Vous faites vos élèves avec mes fourrages, il me semble que j'ai bien droit à la moitié.

—Dites plutôt, Monsieur, que nous les faisons avec mes trèfles que vous détestez tant. Si je me fusse contenté de vos prés et de vos bruyères, nous n'aurions pas eu plus d'élèves qu'autrefois.

—Cela ne me regarde pas, je vous le répète ; et si vous défrichez vos bruyères, vous ferez encore moins d'élèves ; car je pense bien qu'après ce qui vient d'arriver, vous ne ferez plus de trèfle.

—Si fait, si fait, Monsieur, et plus que jamais ; aussi, je viens vous demander de venir chez moi pour s'entendre avec des ouvriers pour bâtir l'étable neuve dont nous avons déjà parlé. Impossible de m'en passer ; il va falloir que nous achetions de nouveau bétail, soit des moutons, soit des vaches ; car sans compter mes fourrages que je suis obligé de mettre, en partie, en meules, j'espère avoir une bonne provision de betteraves, pour l'hiver prochain. Elles sont superbes et il me faudra beaucoup d'animaux pour manger tout cela. Il nous faut donc du logement pour les mettre ; nous ne pouvons les laisser coucher dehors. Aussi j'ai